

**Jérôme
Ferrari**

**Balco
Atlantico**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur la place d'un village de Corse, Stéphane Campana, ardent nationaliste, connu de tous, vient de s'effondrer, fauché par deux balles tirées à bout portant. Sur son corps inanimé est venue se jeter Virginie, la jeune fille qui n'a cessé de vivre dans la vénération de cet homme que, tout enfant déjà, elle s'était choisi pour héros au point de s'abandonner, corps et âme, à ses plus étranges désirs.

De l'engagement politique de celui qui baigne à présent dans son sang, le roman reconstitue alors la genèse erratique jusqu'au point, périlleux, où la trajectoire insulaire rencontre celle de deux jeunes Marocains – Khaled et sa sœur Hayet – échoués en Corse à la recherche d'un improbable monde meilleur, celui que, sur la corniche de leur ville natale, près de Tanger, faisait miroiter à leurs yeux l'inoubliable et merveilleuse promenade connue sous le nom de “Balco Atlantico”...

D'une rive à l'autre, de mémoires qui ne passent ni ne se partagent, entre les âpres routes de l'exil et l'esprit d'un lieu singulier, Jérôme Ferrari jette le pont d'un roman solaire, érigé dans une langue ouverte sur toutes les mers où, de naufrages en éblouissements, passé et avenir naviguent de concert dans le rêve des hommes.

JÉRÔME FERRARI

Né à Paris en 1968, Jérôme Ferrari, après avoir été professeur de philosophie au lycée international d'Alger pendant quatre ans, vit actuellement en Corse.

Actes Sud a déjà publié Dans le secret (2007).

DU MÊME AUTEUR

VARIÉTÉS DE LA MORT, Albiana, 2001.

ALEPH ZÉRO, Albiana, 2002.

DANS LE SECRET, Actes Sud, 2007.

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-01468-1

JÉRÔME FERRARI

Balco Atlantico

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Tarik

à Jean

et à Norah

Ecoutez tous ! Où est l'échappatoire ? La mer est derrière vous, l'ennemi, devant vous, et vous n'avez, par Dieu, que la sincérité et l'endurance. Sachez que, dans cette île, vous êtes aussi perdus que des orphelins à un festin d'ingrats : l'ennemi vous attend avec son armée et ses armes, ses ressources sont sans limites et vous, vous n'avez d'armes que vos sabres et de ressources que celles que vous parviendrez à lui arracher. Si vous tardez à accomplir votre tâche, le vent vous balaiera et le cœur de votre ennemi, qui aujourd'hui vous craint, se remplira d'audace. Il est possible de le vaincre, si vous ne craignez pas de mourir. Sachez que, si vous faites preuve d'endurance pendant une courte période, vous profiterez de l'opulence pendant longtemps. Ne soyez pas avares de vos vies, pas plus que je ne le suis de la mienne. Si Al-Walid ibn 'Abd al-Malik, le Commandeur des Croyants, vous a choisis parmi les héros arabes et a accepté de faire de vous les gendres et les fils des rois de cette île, c'est qu'il a confiance en votre dévouement et en votre habileté au combat. Il vous a permis de vous mesurer aux héros et chevaliers de cette île, espérant ainsi mériter la bénédiction de Dieu, grâce à vous, qui exaltez Sa parole et apportez ici Sa religion.

*Extraits du discours de Tariq ibn Ziyad à l'armée,
sur les côtes d'Andalousie, en 711.*

EXCÈS DE MÉMOIRE

(octobre 2000)

Oh, maman, maman, j'en mourrai aussi, finit par dire Virginie dans un sanglot si déchirant qu'on aurait dit que des stylets minuscules lacéraient ses poumons, oh, j'en mourrai, maman, et Marie-Angèle, qui aimait sa fille beaucoup plus fort qu'elle n'avait jamais été capable de haïr quiconque, raffermir son étreinte en détournant son regard de la socquette blanche tachée de boue et de sang et lui dit, oui, tu en mourras, je sais bien, et Virginie sanglota de gratitude et dit encore, maman, ma vie est terminée, et Marie-Angèle approuva, oui, ma chérie, ta vie est terminée, elle est terminée, et Virginie insista, je l'aimais tant, maman, je l'aimais tant, et Marie-Angèle lui dit, oui, tu l'aimais, mon cœur, et tu l'aimeras toujours, tu n'oublieras jamais, ne t'en fais pas, tu n'oublieras jamais.

Personne ne souhaite entendre qu'il guérira d'un tel chagrin : la perspective de la consolation peut être intolérable et Marie-Angèle le savait bien. Elle serrait sa fille contre elle, en pinçant le nez, comme si l'épouvantable odeur de merde qui s'exhalait du cadavre par longs effluves réguliers et sucrés les avait poursuivies dans la maison, et elle savait que, dans quelques mois, Virginie

aurait repris goût à la vie, même s'il était impossible de le lui dire. Oh, tu en mourras, ma chérie, chuchotait Marie-Angèle, ne t'inquiète pas. Puis elle lui donna un calmant, lui retira sa socquette avec une grimace de dégoût et la mit au lit. J'attendis dans le salon que Virginie se soit endormie, hypnotisée par la voix infatigable, la voix vibrante d'amour et de charité qui lui répétait qu'elle allait mourir. Pour toutes les choses qui ne laissent pas d'autres traces que dans notre mémoire, je ne peux jurer de rien. Pourtant, j'entends encore cette voix avec la même clarté que si elle résonnait encore près de moi.

J'avais, me semble-t-il, passé une bonne partie de l'après-midi au bar, tout seul avec Hayet, qui lavait les verres en silence, et Vincent Leandri, qui ne la quittait pas des yeux. Il m'avait encore parlé de sa vie dans l'océan Indien. Il savait que j'avais voyagé et que j'étais mieux placé que quiconque au village pour comprendre ce qu'il me disait. Depuis que je le connais, il en parle de plus en plus souvent. Il saute par-dessus toute sa carrière de dirigeant nationaliste, à laquelle il a mis fin juste après l'affrontement fratricide de 1995 et dont il ne dit jamais rien, pour rejoindre ses rêves de jeunesse. "Vous voyez, Théodore, m'avait-il dit, il y avait ce zébu, avec son regard incroyablement con, qui bouffait un sac en plastique, bleu, je me rappelle. Je m'étais traîné dans un bar pour prendre un café, avec une gueule de bois pas possible. Et il y avait ce type, derrière le comptoir, le patron, un Français, on aurait dit qu'il avait cent ans. Il y avait aussi une Maoraise,

accroupie à côté de lui, une gamine qu'il devait baiser, elle sifflotait en se grattant le cul. Lui, je vous dis, on aurait dit qu'il avait cent ans. Il avait les mêmes yeux cons que le zébu, des yeux jaunes. Il lui manquait des dents. Je ne vous parle pas de celles qui restaient. On aurait dit qu'il était confit dans le rhum arrangé, il sentait la cirrhose à plein nez, la mort, et je me suis dit, il a quel âge, en vrai ? Quarante ? et je me suis dit, c'est toi dans quinze ans, si tu restes ici, c'est toi. C'était un miroir, vous voyez. Ça m'a foutu un coup, j'ai pris peur et je suis rentré ici. J'ai pensé que je venais de sauver ma vie, c'est drôle, non ? J'étais fier de moi, j'avais l'impression que je m'étais sauvé. Si j'avais su, j'aurais mieux fait de crever là-bas, d'une cirrhose ou de la chtouille ou de n'importe quoi d'autre. N'importe quoi." Il avait continué à parler et moi, j'avais arrêté de noter ce qu'il disait. Vincent n'est jamais très gai mais, ce jour-là, il était particulièrement triste, presque brisé. On voyait bien que ce qu'il était devenu était le résultat d'une déchéance, et je sais de quoi je parle, mais il était tout de même presque impossible de croire que ce type vieilli et tassé, qui avait du mal à regarder autre chose que ses chaussures, était encore cinq ans plus tôt un homme fort et respecté. Avec lui, la déchéance n'avait pas fait de détail. C'est sans doute pour ça qu'il m'était si sympathique. Je l'avais laissé ruminer tout seul et j'étais rentré chez moi au moment où Virginie arrivait dans le bar. En début de soirée, en allant chez Marie-Angèle, j'étais tombé devant sa maison sur les gendarmes d'Olmiccia qui cherchaient des indices autour du cadavre de Stéphane Campana.

Une heure plus tôt, comme me l'expliqua Marie-Angèle, il venait juste de se garer et de descendre de voiture quand il s'était fait hacher le ventre par deux balles de fusil de chasse. En entendant les détonations, Virginie avait jailli de sa chambre, où elle s'était enfermée depuis le début de l'après-midi, sans doute pour s'y livrer à des préparatifs si scandaleusement lubriques que sa mère était prise de nausée quand elle essayait ne fût-ce que d'en deviner vaguement la nature, et où, apparemment, elle attendait toute nue, en socquettes et le pubis rasé. C'était en tout cas dans cette tenue, avec un bandeau noir autour du cou, qu'elle avait dévalé les escaliers, traversé le salon où Marie-Angèle, les oreilles bouchées par des boules Quies, essayait de se concentrer sur son livre, et était sortie dans la rue pour se jeter sur le cadavre de son amant. Un quart d'heure plus tard, les gendarmes la trouvèrent dans la même position, vautrée sur le corps, saccageant la scène du crime de ses hurlements, de ses larmes et de sa nudité tandis que sa mère priait en la regardant. Virginie continua à hurler quand on lui demanda gentiment de se pousser et, alors que les gendarmes essayaient finalement de la lever de force, elle en griffa un au visage, mit un coup de coude dans le bas-ventre du second et mordit le troisième à la main, si bien que les hurlements redoublèrent et que le capitaine de la brigade en fut réduit à donner l'ordre qu'on la tire par les pieds, ce qui fut fait, tandis qu'elle s'agrippait encore à celui qu'elle aimait, essayant d'enfoncer les doigts dans ses blessures, de lécher son sang et de s'en barbouiller le visage. En se débattant, elle perdit une socquette qui tomba dans la poussière. Puis elle

eut une convulsion et se laissa traîner par terre sans plus de résistance, jusqu'à ce que les bras de sa mère se referment sur elle et la tirent vers l'intérieur de la maison.

Le capitaine était intrigué. La situation politique était telle qu'il n'y avait aucune raison évidente pouvant expliquer l'assassinat d'un leader nationaliste. Cinq ans plus tôt, à cinq cents mètres de là, devant le bar, Dominique Guerrini, moins chanceux que son ami Vincent Leandri, avait été tué dans des circonstances similaires. Mais c'était l'époque de la guerre entre les mouvements clandestins et la guerre était finie depuis longtemps. Le capitaine espérait que cet assassinat n'était pas le signe d'une reprise des hostilités. L'autre chose inexplicable, c'était la puanteur extraordinaire qui se dégageait du cadavre. Un maréchal des logis examina les chaussures du mort et y découvrit de la merde incrustée dans les profondes rainures des semelles sculptées. J'allai rejoindre Marie-Angèle et, en m'éloignant, j'entendis que, derrière moi, on réprimait des fous rires et des haut-le-cœur.

Marie-Angèle serrait contre elle le corps nu de sa fille, tout maculé de terre sanglante, et elle aurait presque eu l'impression que c'était à nouveau un bébé, comme elle me le confia plus tard dans la nuit, s'il n'y avait pas eu cette socquette unique, cette lucarne hideusement entrouverte sur un monde de perversion dont elle aurait préféré ne rien savoir. Elle frissonna de haine. Personne à part moi ne sut que les prières qu'elle faisait devant le cadavre étaient en réalité des actions

de grâce. “Oh ! Théodore ! Je ne suis pas très croyante mais j’ai remercié Dieu de m’avoir permis de contempler de mes yeux la charogne de ce porc !” me dit-elle – car elle me disait tout. C’était l’heure où la veuve de Stéphane Campana venait certainement d’apprendre que son mari était allé se faire tuer devant la maison d’une autre, et que les derniers mots qu’il lui avait dits étaient des mensonges, mais Marie-Angèle n’y pensait pas ; quand Virginie fut endormie, elle me prit la main, me fit asseoir près d’elle et posa sa tête contre mon épaule comme pour se reposer. Elle avait besoin de se reposer de neuf années de haine et de silence, se reposer du regard de Stéphane Campana posé sur l’entrejambe de sa fille qui s’était assise en tailleur sur le mur de la fontaine une nuit de l’été de ses treize ans, alors qu’elle portait un petit short en coton bleu, une guenille flasque et beaucoup trop échanquée, se reposer de son impuissance face à Virginie qui lui avait imposé la présence de cet homme sous son toit, se reposer des longues soirées à se boucher en vain les oreilles pour ne pas entendre les bruits qui descendaient de la chambre, qui n’étaient pas des bruits d’amour ni de tendresse, mais les rumeurs innommables et sauvages d’accouplements bestiaux, parce que Virginie était trop éperdue d’amour pour conserver ne fût-ce qu’un sens minimum du sacré, se reposer surtout des expressions récurrentes sur le visage de sa fille, qui l’épuisaient, ces expressions d’une gravité, d’un sérieux total, la gravité et le sérieux dont sont capables les enfants, le ravissement absolu quand elle le regardait ou pensait à lui, la dévotion, et l’obstination implacable, le refus buté de s’ouvrir

à quoi que ce fût d'autre qu'à l'insanité dévastatrice de sa passion, et constamment, surtout, cette expression de pure innocence, de conscience immaculée, "car ma fille est une espèce de sainte, me disait Marie-Angèle, comme ma mère était une sainte, de la même espèce et dans le même genre, et faite pour le même genre de martyr".

A dix ans, comme j'ai bien pris soin de le noter, la mère de Marie-Angèle ne disposait en tout et pour tout que d'une quinzaine de mots pour s'exprimer et il était devenu évident qu'elle n'en acquerrait pas un de plus. C'était, au moins, une petite fille particulièrement jolie et docile. On la laissait errer dans le village et se promener dans le maquis comme elle adorait le faire. Mais quand elle eut quinze ans, elle tomba enceinte. Ses parents entamèrent des recherches indignées mais vaines pour savoir qui, dans le village, avait pu se rendre coupable d'une abomination de cette ampleur. Un petit garçon naquit mais mourut d'une congestion quelques semaines plus tard, au grand soulagement de son grand-père qui se souciait peu d'avoir à élever un bâtard en plus d'une débile profonde. Quelques mois plus tard, alors que la guerre avait éclaté et que les Italiens occupaient la région, la mère de Marie-Angèle tomba à nouveau enceinte. La rassurante hypothèse du viol paraissait de moins en moins probable à ses parents et ils en arrivèrent à la conclusion douloureuse que le sens moral de leur fille était encore moins développé que son intelligence. Comme il y avait de bonnes chances que le père fût un soldat italien, ce qui n'était pas tolérable, on fit procéder

à un avortement à l'ancienne, à l'aiguille à tricoter, auquel la mère de Marie-Angèle survécut miraculeusement et qui valut à la famille le dérangement d'une visite groupée au prêtre pour bénéficiaire officiellement, par la grâce d'une rapide confession commune, de la miséricorde divine. A la troisième grossesse, le vieux Susini faillit la tuer, mais il eut beau l'assommer à coups de bâton, il n'obtint d'elle que des cris soumis et un regard aussi débordant de terreur qu'il était vide de toute culpabilité. On essaya de la boucler à la maison. Ce fut impossible. Elle hurlait, pleurait, se tapait la tête contre la porte de sa chambre au risque de se fracasser le crâne, si bien qu'il fallut la libérer. "Au moins, dit son père, elle est déjà enceinte, il ne peut rien nous arriver de pire : elle ne se fera pas remplir davantage." Grâce au ciel et, sans doute, aux dégâts causés par l'avortement, elle fit une fausse couche. En 1943, à la Libération, il fallut l'enfermer à nouveau, malgré ses cris. Le village était plein de tirailleurs sénégalais et de tabors marocains et, s'il fallait supporter les bâtards éventuels, il ne pouvait être question qu'ils fussent, de surcroît, moricauds. En 1946, elle retomba enceinte. Quand Marie-Angèle naquit, tout le monde souhaita qu'elle mourût vite, mais elle s'accrocha à la vie comme elle s'était déjà accrochée aux parois d'un utérus meurtri par les pointes d'aiguille. Tout le monde dans la maison la regardait sans aménité et la traitait avec froideur, sauf sa mère qui la combla de baisers et de caresses jusqu'à ce qu'elle finisse par mourir de sa cinquième grossesse, six ans plus tard, un autre bâtard mort coincé dans le ventre. Tout le monde fut satisfait qu'une telle source de déshonneur permanent se soit enfin